

## **A colloquio con Monique Dixsaut: linguaggio e natura umana da Platone alla crisi del neo-capitalismo**

Angelo Nizza

Università della Calabria

[angelo.nizza@gmail.com](mailto:angelo.nizza@gmail.com)

La posta in gioco di un dialogo non è tanto essere d'accordo con ciò che l'altro dice, ma quanto comprendere il significato delle sue parole. Meglio: capire il senso e farne tesoro, laddove le frasi dell'interlocutore danno a pensare. E ancora, colto il contenuto, a seconda dei casi, non essere d'accordo con lui. Vale la pena leggere sia il *Mein Kampf* che alcune proposizioni delle *Ricerche Filosofiche*: in entrambe le occasioni, previa una interpretazione felice del testo, ci sarà concessa la possibilità di produrre altri segni. Significati diversi. Si badi bene: non contrari a quelli pronunciati o scritti dall'altro e neanche identici. Semplicemente differenti. Ciò è accaduto ascoltando Monique Dixsaut, specialista di filosofia greca e professore emerito alla Sorbona. Fine studiosa di Platone, l'autrice francese non sottrae spazio né a Nietzsche né a Heidegger. Tuttavia, è convinta che la modernità non è un affare da 1492 in poi. Nell'intervista che segue, infatti, la ricerca ellenica, quella platonica in particolare, emerge in quanto costellazione di concetti cui affidarsi non solo per rendere conto dei temi di sempre della filosofia, ma anche per comprendere la contingenza del qui ed ora. Intorno al *che cos'è l'uomo e il linguaggio*, Dixsaut ci ricorda che Platone ed Aristotele sono moderni quanto Wittgenstein o Chomsky. Ed anche per comprendere cause ed effetti della crisi delle forme di vita contemporanee, più che le categorie dell'economia politica, sarebbe opportuno richiamare alla mente l'ampiezza del respiro *philosophico greco*.

Abbiamo deciso di restituire il colloquio con Monique Dixsaut nell'originale francese. Non perché riponiamo sfiducia nelle operazioni di traduzione, ma al fine di evitare ogni sorta di mediazione fra il testo e i fruitori. Così facendo, la via che porta al dare a

pensare è meno lunga. Forse più vicina, il che non significa che sia più facile. Al contrario, occorre maggiore attenzione e una buona dose di perizia interpretativa.

**D.** Selon vous, jusqu'à quel point les concepts de nature humaine et de langage expriment-ils la même signification?

**R.** Il me semble que votre question peut s'entendre de deux façons. La première ouvre à une perspective génétique. Il s'agirait de comprendre au terme de quelle évolution la faculté linguistique est apparue chez l'homme. Elle implique que l'animal homme ne deviendrait spécifiquement humain qu'à partir de ce moment. Sa nature serait donc le résultat d'un processus d'acquisition et de perfectionnement, lié peut-être à des modifications biologiques. Ce problème, qui se situe dans le prolongement du débat classique sur l'origine des langues, ne relève plus désormais de la philosophie ni même de la linguistique, mais de disciplines comme la paléontologie, la physiologie, la neurobiologie, la science cognitive ou la théorie de l'apprentissage. Si on est en revanche invité à se prononcer sur le rôle à accorder au langage dans une définition de la nature humaine, cette nature n'est définissable qu'à la condition d'être pensée dans ce qu'elle a d'essentiel (et non plus dans son devenir). Impossible alors de ne pas adopter un point de vue philosophique.

**D.** Pouvez-vous expliquer cette deuxième perspective?

**R.** Il faut être aristotélicien: l'homme appartient au genre animal et il est doué de *logos*. Sa différence spécifique réside dans son aptitude à constituer et utiliser un véritable langage. La question est en ce cas de savoir où se situe la différence essentielle entre l'homme et l'animal, ou entre l'homme et la machine. Ce ne serait pas l'usage du langage en général qui caractériserait la nature humaine, mais l'usage d'une certaine sorte de langage, ce qui maintiendrait à la fois une continuité tout en précisant la rupture. Certains traits – la créativité ou adaptabilité, la double articulation, l'exigence d'un dialogue (d'un destinataire) et d'un opérateur

d'énonciation – sont propres au langage humain, tandis que les traits contraires – fixité des contenus, nature indécomposable de l'énoncé et transmission unilatérale – se retrouvent dans tous les codes non humains, langages animaux ou artificiels.

**D.** Dans la philosophie de Platon, quelle idée de nature humaine peut-on découvrir?

**R.** Il n'y a, selon Platon, presque rien de naturellement humain en l'homme. Son anthropologie a tout d'une zoologie. L'homme est animal de troupeau, bipède sans plumes, et aussi animal féroce, bête fauve. Il est également l'un et l'autre, et l'un ou l'autre. Car la plupart des hommes ne sont hommes qu'en apparence. A l'intérieur de ce qui a forme humaine ne se trouve pas, le plus souvent, une âme d'homme. La division tripartite de la *République* (parties rationnelle, énergétique et désirante) ne fait qu'affiner une scission fondamentale: des deux natures présentes en la nature de l'homme, l'une est animale et l'autre est divine. L'homme ne peut donc, en tant qu'homme, se prévaloir d'aucune différence spécifique, d'aucune essence ou nature *propre*. Mais, à côté de la part philosophique et douce, existe une part animale et sauvage: coexistence *impossible*, et pourtant *constitutive*. La seule supériorité de l'humain sur l'animal est que l'homme peut aller plus loin, dans la férocité comme dans la douceur, que n'importe laquelle des espèces animales. « Si par hasard l'éducation se trouve être droite, et le naturel heureux, l'homme peut devenir le plus doux des animaux, c'est-à-dire le plus divin; mais si la culture n'est ni suffisante ni convenable ce sera l'animal le plus féroce que la terre ait porté » (*Lois* VI 766a).

Entre les bêtes fauves, tyrans et incurables, et les hommes divins, les philosophes, il n'y a pas de juste milieu, pas d'hommes, mais seulement des degrés variables et précaires d'humanisation, qui sont en fait des degrés dans l'animalité. L'*humanité* de ceux qui ne sont pas en eux-mêmes gouvernés par la part divine est une humanité fragile, que seule une éducation convenable pourra empêcher de dégénérer en inhumanité féroce, ou en infra-humanité trop docile. Pur la pensée platonicienne, donc, l'homme, s'il n'use pas ou use mal de sa part divine (la *philosophia*), est *déjà* animal.

**D.** Encore dans Platon. Quel est le rôle du langage pour un auteur qui a fait du dialogue la forme qui convient au raisonnement philosophique?

**R.** Je ne dirais pas que le dialogue est la forme propre du raisonnement philosophique. Il est selon Platon la seule représentation que la pensée puisse avoir d'elle-même, comme la seule définition qu'elle puisse donner d'elle-même. La conception de la pensée comme un dialogue silencieux intérieur à l'âme fait du *logos* un thème central – j'irai jusqu'à dire *le* thème central – de sa philosophie. Cela suppose en premier lieu la conscience des problèmes posés par l'usage d'une langue. Car même quand on pense sans parler, on *se parle* nécessairement dans une langue. Platon estime que la manifestation phonétique du dialogue intérieur ne le modifie en rien, mais qu'en est-il de la nécessité, pour un *logos* rationnel et en droit universel, de se formuler dans une langue particulière? Car le *logos* n'est pas expression d'émotions, d'affects, de passions: son nom même signifie qu'en lui une rationalité, même pervertie, est à l'œuvre et commande toutes ses articulations. La voix peut tout exprimer, tout mimer, non le discours qui a une prétention d'intelligibilité, qui ne peut faire effet qu'à la condition d'être compris. Le *logos* a son origine en une âme qui pense, ce qui n'est pas le cas de la langue. La pensée, puisqu'elle est dialogue, donc indissociable du *logos*, utilise une langue avec laquelle elle ne peut ni totalement ni toujours coïncider. La langue est donnée sans raison, déjà toute constituée dans son lexique comme dans sa syntaxe, et rien ne justifie qu'on en utilise une plutôt qu'une autre.

**D.** Le *logos* a, donc, les traits de la faculté de langage: invariable et universel. Par contre, les langues sont contingentes et historiques. Mais comment c'est possible soustraire le *logos* au devenir?

**R.** Il s'agit d'une question qui débouche sur la position de réalités intelligibles ou Idées et sur les analyses bien connues des *grands genres* et de leur communication sélective. On sait que pour Gilbert Ryle la principale découverte de Platon est celle de la différence entre deux types de concepts: les concepts formels ou trans-départementaux (les *megista genè* du *Sophiste*: Etre, Mouvement, Repos, Identique, Autre), et les concepts proprement dits, génériques et spécifiques, comme grandeur ou beauté (les Formes intelligibles proprement dites). Les deux espèces se distinguent par les différents rôles que jouent les concepts dans la formation des propositions: les concepts formels ne peuvent y être ni sujets ni prédicats, ils marquent différents modes possibles de composition des termes. Ces concepts ne sont pas touchés du

devenir et ils sont des caractéristiques constitutives de la pensée, ça veut dire du *logos*.

**D.** Aujourd'hui, on est dans la crise du néo-capitalisme. Selon vous y a-t-il déjà, ou y aura-t-il, une nouvelle manière d'entendre les êtres humains? Ou, au contraire, la nature humaine est-elle quelque chose de complètement indépendante de l'histoire?

**R.** Il est plus facile de commencer par répondre à la seconde partie de votre question. On pourrait trancher avec Foucault: l'histoire est le mode d'être fondamental des empiricités (*Les Mots et les Choses*). Mais l'existence humaine est-elle toute entière empirique? Le seul fait de s'interroger sur lui-même n'est-il pas la preuve que l'homme possède le pouvoir de dépasser ce mode d'existence empirique, donc historique? En d'autres termes, y a-t-il dans cet animal inachevé, et en tant que tel fondamentalement historique puisque son existence est inséparable de la création de cultures et de civilisations, une part de nature, c'est-à-dire une part non historique? Faut-il entendre par là de l'extra- ou même de l'infra-historique (une nature naturelle) ou du supra-historique (une nature spirituelle)? Ce qui n'est pas historique et qui persisterait en se répétant, est-ce une nature animale ou une essence proprement humaine, qui pourrait s'identifier à la capacité qu'a l'homme de s'interroger sur ce qu'il est. Je pense que la réponse ne relève pas de la connaissance d'une vérité (la vérité scientifique ira toujours dans le sens d'une historicité totale) mais d'une décision, d'une volonté. La manière d'entendre les êtres humains ne dépend que de ce que les êtres humains veulent faire d'eux-mêmes. Mais, si comme l'espèce humaine est une espèce éclatée, pas du tout homogène, la question est de savoir qui seront les maîtres de la représentation que les hommes ont de l'homme, et de sa place dans le monde.

**D.** Quelles conséquences, donc, à partir de la crise?

**R.** La crise peut avoir pour effet de forcer à rompre avec l'image d'un homme producteur-consommateur. Je n'en suis pas certaine, et de toutes façons je ne sais pas où cette rupture mènera. Il est peu probable qu'on en revienne à l'*homo faber*, à l'homme qui travaille et au travail bien fait. Mais la question à se poser n'est peut-être pas celle de ce que l'homme doit faire, des actions à entreprendre, mais celle de savoir

de quoi il peut être affecté. Comprendre que le *comprendre* affecte bien plus profondément, transforme plus radicalement que n'importe quel plaisir, ou même n'importe quelle douleur, engage une manière d'entendre l'homme qui est tout simplement celle de la philosophie. Elle n'est pas indépendante de l'histoire, n'est nullement éternelle, elle est née en Grèce, et elle périra.

**D.** De qui (auteur) ou de quoi (point de vue ou domaine d'étude) faut-il s'inspirer selon vous pour une recherche philosophique qui veut comprendre concrètement le rapport entre homme et langage?

**R.** Je réfléchis avec les auteurs que j'ai compris (ou cru comprendre), et je crois qu'il appartient à chacun de faire ses choix. En outre, aucun philosophe ne traite une question comme le font les manuels de philosophie, et pas davantage celle du rapport entre homme et langage. Car la première chose que fait un philosophe est de reposer la question, de la reformuler en ses termes à lui, de l'inscrire dans un ou plusieurs contextes où il est souvent le premier et le seul à penser qu'elle s'inscrit. Donc, j'ai en fait déjà répondu: Platon (précédé d'un halo de penseurs présocratiques et suivi d'Aristote) et, aussi, Nietzsche sont présents dans toutes les réponses précédentes. J'ajouterai que le livre de Heidegger, *Interprétation de la Deuxième considération intempestive de Nietzsche* (Heidegger 2003, trad. française 2009, Paris, Gallimard.) répond à presque toutes les questions que vous m'avez posées. Je précise que je ne suis nullement convaincue par son interprétation du texte de Nietzsche, mais comme toujours, elle donne à penser. Je viens de dire de quoi je m'inspire, non de quoi il faut s'inspirer. Pour quoi pas Descartes ou Leibniz, Hegel ou Bergson, et bien d'autres. Et pour quoi pas Wittgenstein ou Russell?